

GLISSER DE *MESSIE* AU « *MAIS-SI-ARTEFACT* »

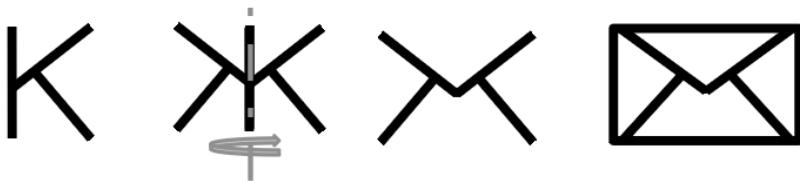
Luminitza Claudepierre Tigirlas ¹

Lors des Journées « Automatisme mental et hallucinations : Que nous apprennent les psychoses de notre rapport à l'inconscient ? » (Actes de ALI-Rhône-Alpes, Grenoble, 8-9 février 2014, p. 75-82), j'interrogeais la façon dont une jeune analysante dite schizophrène « ne cherchait pas d'identité phonatoire ». Sans une telle identité, la parole « se décompose en s'imposant comme telle ». Lacan emploie le terme « identité phonatoire » à propos de Joyce dans Le Séminaire « Le sinthome », 17 février 1976 (éd. ALI, p. 114-115). Katy, quant à elle, sans se laisser « envahir par la polyphonie de la parole », pas massivement, ne se libère pas pour autant du « parasite parolier ». Dans mon exposé « Mais pas ça ... suspens pour border la fêlure », j'évoquais une création singulière liée au nom, produite par ladite Katy, âgée de 28 ans, qui venait à mon cabinet dans le Rhône depuis mars 2013. À cette époque, son délire était particulièrement fertile, dans une tentative de s'identifier avec son image idéale : « je suis **le** Messie », apparemment sans se soucier de la féminisation du terme. Sa création me faisait entrevoir qu'à l'instar des lettres K et Y qu'elle mettait à l'ouvrage - son corps lui-même semblait être bordé topologiquement par l'enveloppe postale qu'elle obtenait.

1. Psychanalyste à Montpellier, membre de l'A.L.I. et de la FEP, Docteure en psychopathologie et psychanalyse de Paris-Diderot Paris 7, Poète. 0620367471/ luminitza.tigirlas@gmail.com

J'écrivais dans ce texte : « Son élaboration suit le chemin d'une interprétation verbale par homophonie, ainsi son nom de famille la rapproche de Maldiney. De ces deux noms, Katy dit avoir enlevé les lettres qu'il y avait en commun. Elle les épèle dans l'ordre qui constitue son vrai nom, moins la dernière lettre : m ; a ; n ; d ; e ; l ; i... Elle constate que les lettres de la fin des deux noms, c'est-à-dire K et Y, n'ont pas de double, sont uniques. A partir de là, Katy opère une construction d'un K à l'envers et un K à l'endroit, elle dessine un rectangle, presque un carré autour et cela donne une enveloppe, dont elle annonce : « il y a un message ».

Je m'essaye à son graphisme et je n'y arrive pas : mon enveloppe est barrée verticalement. Katy dessine sur une feuille de papier et me montre d'abord la confusion des deux barres du K et de son reflet, ce qu'elle nomme K à l'envers et K à l'endroit ; ensuite elle nomme : « on enlève l'axe central » et la question ne se pose pas pour elle de l'effacer avec une gomme ou de mettre du blanc. L'axe vertical est littéralement ôté, annulé via un autre dessin comme dans une BD. »



Visant l'image purement graphique du caractère typographique Y, Katy ne s'intéressait pas à la sonorisation de la semi-voyelle qui dédoublait le E de la fin du nom MALDINEY, dont elle se servait. Elle ne cherchait pas d'identité phonatoire, il n'y avait pas de trait unaire passible de chuter. Je disais dans ma communication de 2014 qu'à force de triturer le signifiant, le « mais » d'objection devenait aussi lettre lorsque Katy s'évertuait à l'extraire de la chaîne homophonique du « Messie » et « Message ». L'objection « mais pas ça » venait par le biais de son rapport impérieux à l'écriture et au dessin, comme tentative de cerner un bord sinthomal dans sa recherche radicale d'un Sens Tout : « Si je n'écris pas, ça n'existe pas ». Katy est une parlêtre qui « fabrique l'infini avec deux miroirs face à face » dans le constat : « mon seul miroir c'est ma mère ».

Sept ans après la création de son *Enveloppe postale*, à la lumière de ce que m'enseigne cette cure, j'ajouterais que le leitmotiv de la parole qui vient à Katy - « ce n'est pas moi » - trouve une ébauche d'ouverture plutôt qu'une issue, à travers une phrase moins négative : « je est l'artefact qui écrit pour

moi ». Le signifiant “artiste” que je tente d’introduire comme question qui la concernerait ne lui est pas acceptable, le seul possible est le segment « art », inclut aussi dans le mot artefact, ce qui lui permet de produire une combinaison signifiante pacifiée : *Mais-si-Artefact*.

Avec un CAP bijouterie et un brevet de métier d’art, Katy pourrait être créatrice de bijoux, mais sortir de sa mission de Messie, « sans le secours d’un discours établi » (l’*Étourdit*), lui demande des créations de survivance dans et par le langage, dont “*Mais-si-Artefact*”, où l’écriture homophonique de “Messie” en tant que “*Mais-si*” prend la double valeur d’objection et d’affirmation. Elle trouve son négativisme.

« Une pensée m’a dit » accompagne ses prises de parole les plus risquées, car ses voix Katy les nomme pudiquement « mes pensées, mes acouphènes ». Une fois, il lui échappe le mot « acouph(r)ène », qu’elle rapporte comme un lapsus lâché sur son passage dans le salon de l’hôpital de jour, à côté d’une autre patiente identifiée comme « la schizophrène ». De quelle bouche ? L’exigence de Katy comme tentative de faire sinthome de compréhension ne va pas jusqu’à une clarification aussi dangereuse. Les regards posés sur elle enflamment ses joues et son acné, mais il ne faudrait pas qu’ils mettent feu à sa voix.

La lucidité la tourmente : « Je me suis rendue compte de ne plus avoir l’extérieur dans ma tête – d’avoir une frontière. J’ai écrit, il faut que je le relise pour que cela fonctionne, après ça s’estompe. De ne pas assimiler les mots, de ne pas ressentir leur poids. Ça s’arrête à la sonorité, le sens n’arrive pas à moi. Lire un livre, je vois la forme du mot, je n’arrive pas à avoir le sens. »

Ses moyens de combattre l’implosion (une façon de nommer le délire) constituent un circuit : quelque chose se dit chez Katy (bribes pulvérisées du Réel qui *ne cesse pas de s’écrire*) – elle le consigne dans le carnet du moment – elle relit ses notes avant et/ou pendant la séance ; parfois à l’écriture s’ajoute le dessin (élaboré ou gribouillé) ou la peinture, souvent l’un ou l’autre peuvent être d’expression assez sordide, mais pas inesthétique.

Le glissement de “Messie” à “*Mais-si-Artefact*” que produit ce sujet en analyse l’éloigne tant soit peu de la Chose, sans lui permettre de décoller du Réel. Ce glissement reste tout de même créateur pour quelqu’un qui est persécuté par le langage, qui se tient dans une attente absolue d’être comprise là où elle se trouve : à la dérive des rails du Symbolique. Ma position est celle d’être là et d’accueillir quelque chose qui aura émergé sur le lieu de son inconnu. La plupart du temps cela se présente sous forme d’esquisse –

écrit, dessin, peinture ou bijou – c'est toujours une tentative de retrouver un rythme par « l'enforme » (proposition néologique de Lacan), par ce quelque chose qui se mettrait en forme.

Ainsi, cette analysante m'apprend, entre autres, que pour le sujet dit schizophrène, ce n'est pas aboutir à une « œuvre » comme telle, qui est à mettre en perspective, c'est le cheminement de sa construction qui compte, son processus d'élaboration. Dans « Création et schizophrénie », Jean Oury parle d'une distorsion dans la schizophrénie qui est un trouble du rythme. Je dirais que l'effort de rassemblement fait par Katy de ses pensées (son corps) dans des carnets consécutifs gardés sous clé, cet effort d'écriture vise à faire une continuité de rythme personnel, mais cela ne lui suffit pas pour se situer : son « nulle part » doit constituer en permanence un site. Son être doit croître dans la création, qu'elle ait ou pas valeur esthétique, elle est plus qu'une nécessité ; ses tentatives de suppléance restent précaires. Ce que Katy appelle « trauma », c'est-à-dire le cordon ombilical réel enserrant son cou, est l'équivalent de sa catastrophe existentielle intime qui nécessite de sa part une auto-reconstruction radicale et infinie.

Les années qui ont suivi, Katy n'a plus jamais reparlé de l'enveloppe créée en 2013 avec la lettre K de son nom. On peut dire qu'elle était adressée à l'analyste, comme à un *alter ego* sur le versant de l'Imaginaire, pas comme à un objet d'amour. Katy a vu l'enveloppe d'elle-même, les enveloppes postales K et Y, arriver à destination, en les esquissant sur une feuille pour que je comprenne comment cela fonctionne, car avec elle, l'amour, le transfert exige le manque à savoir de l'analyste. Persécutée par le regard, Katy a rapidement adopté la position allongée et, je le souligne, ni l'écriture, ni l'art visuel ne constituent de médiums directs dans sa séance, nous ne faisons pas ce qu'on appelle de l'art thérapie. Bien que ses activités créatrices aient une place centrale dans sa cure, je ne verrai qu'épisodiquement un dessin ou un extrait écrit de sa main dans l'un de ses carnets. Tout notre travail passe par la parole et le silence. Les deux sont parfois chargés de colère ; Katy me fait entendre la description de ses tableaux, comme s'ils étaient exécutés en mots.

Dorénavant, l'analysante veut écrire un livre, mais très vite elle arrête de taper ses carnets sur l'ordinateur, envahie par la peur des virus. Katy me confie qu'elle reprend les éléments écrits dans la peinture. Sa quête artistique est formulée ainsi : « je traite les couleurs pour que ça rende vraiment que c'est de la viande ou un pétale de fleur ou du ciel ». Katy décrit faire des cercles qui se touchent, au milieu une espèce de carreau couleur rouge,

orange au centre, couleurs chaudes représentant la chair, la viande. Une lettre au centre de chaque cible. Elle les dispose en carré et les fait entrer dans un seul cercle (Dieu – Yahvé). « Je me situe moins comme un Messie, mais je sais quand même que je le suis. Quelque chose s'éteint, comme si ma propre identité m'échappait, contrôlée par Dieu, elle m'est imposée. Cible : le sens des choses, tout se recoupe. Formellement je voyais la cible comme un centre, puis la forme m'est venue, pas de hasard, par le film « Kevin », un garçon dans la haine qui tirait à l'arc sur des cibles– il a tué son frère, sa sœur, qui a massacré ses camarades... » Katy se tait pour évoquer ensuite une période délirante, de contact avec Dieu, lui faisant percevoir qu'il fallait qu'elle tue ses parents.

Ainsi débute la création de la CIBLE qui durera avec des variations de 2014 à mars 2016. Le signe de l'infini, que Katy aime, en fait partie.

Elle écrit toujours, frustrée quand les mots ne viennent pas et elle n'arrive pas à s'en défaire. « J'avais tendance à croire que j'avais du talent. Pas réaliste de vendre des tableaux. »

Katy peint chez elle et déroule les mots sur La Peinture à mon cabinet : « Un seul centre de cercle, une cible avec une dizaine de cercles l'un dans l'autre, impression de perspective. J'écoutais de la musique, détendue. J'ai arrêté, ça ne m'a pas plu, pas assez de contraste. Hyperphagie, j'ai vomi, j'avais plein de pensées, il fallait que je finisse une peinture pour dormir. Esclave de mes pensées, j'exécutais. Une seule grande cible, j'avais peint les différents cercles, 4 ronds au milieu, comme un bouton en couture avec 4 trous. J'ai peint des yeux dedans, pas trop grands. J'aime la forme de l'astroïde. Pour finir, sur chaque pupille, une lettre de la couleur verte en très petit : M, E, T, A. Pour que la grande cible reste plus imposante - motifs abstraits, couleurs chaudes à l'intérieur, je ne suis pas mécontente. Je la vois en détail, je ne sais pas quel effet ça ferait d'un point de vue global. »

Katy part d'un ancien tableau : œil, oreille, cordes vocales, œsophage, anus - entrées et sorties du corps pour un autre motif, où elle intègre des yeux et des bouches. Elle veut le plus de réalisme anatomique pour retranscrire la circulation d'informations par tous les orifices, reproduire la connexion (sonore) entre la bouche et l'oreille.

Dans une autre séance elle revient à META : « retransmettre ce que j'ai perçu dans mon esprit occupé par le sens, trouver en peinture un substitut à mon besoin de manger. » Le sens que Katy donne au tableau : 4 ronds dans un grand rond META en majuscule dans chaque rond. A l'extérieur,

couleurs chaudes, dans le cycle intérieur, des lettres et des cercles rouges, bleus, jaunes. Katy dit avoir écrit META en noir, de gauche à droite, une lettre par rond, comme dans le sens des anglais : viande (*meat*), matière qu'elle trouve intéressante, mais pas comme nourriture. Se disant amatrice de l'art (*lard*, précise-t-elle) de tranches de bacon comme du peintre Bacon, Francis, Katy ne savait pas encore quoi écrire au centre du 5ème rond. Dans META le mot « âme », lu en acrostiche, lui fait penser au crucifix. À ce sujet Katy dit : « J'avais d'abord connu l'illumination, mon travail est de m'en éloigner. J'écrirai un livre avec plus de distance. Cela fera avancer le monde : témoigner de ce que j'ai perçu. C'est omniprésent : je ne peins pas par plaisir, mais pour témoigner de la vérité que j'ai sur le monde. Je trouve du sens : détenir des vérités, définir ce que je veux transmettre : sentiment d'être un prophète à travers ma maladie. Il faut que je fasse un tableau parfait : ça m'arrête. »

Son négativisme la regagne : pour la peinture et le livre ce n'est pas le moment. Katy s'était crue libre, mais ce qu'elle dit, ce qu'elle écrit lui apparaît stérile. Elle ne fait plus de peinture, plus de projets... La Peinture ne signifie rien, c'était surtout pour le résultat. « J'avais exposé deux tableaux, je ne veux plus les voir, impression que les regards souillaient ce qui m'appartient. Je me suis visualisée en train de peindre, j'ai envie de pleurer. Travail de recherche : cercles / lettres / signification. Techniquement j'aime peindre des parties du corps – trop réaliste par rapport à mes écrits. Je remets à plus tard l'idée d'exposer. Je me sens vide. Hiatus entre savoir et affect. Peindre seule chez moi revient à une sorte d'oxydation... »

Ensuite « la rouille » se fond dans le dessin d'un accouchement : le cordon ombilical autour de la tête du bébé, la sage-femme tire pour le suffoquer. Katy commente : « Si je peins qu'avec des couleurs ça ne donne rien. Je peins avec du sens. Identification à ma propre naissance de morte-née, soulagement de dessiner. Une infirmière a trouvé le dessin sinistre. »

Dans ses pleurs de la veille, Katy voit expression d'une saturation : « ce que j'ai vécu était inhumain, ma douleur d'exister ; ne pas exister est douloureux. J'ai écrit dans mes carnets, que si je dis ce que je ressens on ne me croit pas, donc ça n'existe pour personne et je ne peux pas m'appuyer sur des faits, sur des paroles ; besoin de prouver aux autres cette douleur. Je voulais écrire un livre et si je travaille en analyse, je n'aurai plus besoin d'écrire. Dire que je suis malade me soulage. »

Prise dans sa souffrance non extraite par le signifiant, Katy peint un corps de femme mutilée, la peau, le sang, des morceaux de viande collés sur la

peau. Au niveau du sexe : mutilations... Elle me confie qu'elle n'oserait pas montrer cette peinture à son père. Le Réel fait retour par les 4 lettres M, E, T, A, car ce n'était pas terminé. « Je continue à dessiner des utérus avec des malformations, après ma recherche à la bibliothèque. Une façon, dit-elle, de les peindre purement plastique, cela devient de l'artisanat, pas de l'art. Pour moi dans l'art il faut des idées : c'est lourd. J'aurais plutôt tendance à croire en META = Dieu supérieur, je continue de m'y référer, c'est mon moyen de sauver le monde et moi-même, le monde évolue en fonction de mon propre état. »

Katy énumère les objets qu'elle introduit à l'intérieur des utérus : « un appareil photo, un sous-marin, un téléphone ancien avec un fil, un crâne. Sur le globe - les barreaux d'une prison, des plantes carnivores – 3 lignes de 3 dans un carré. » Ce n'est pas assez réaliste à son goût, elle hésite à faire du collage par peur d'un décalage. « La difficulté m'a découragée, je voudrais un chevalet sur pied. La toile est carrée 1x1 mètre avec 9 cercles : 3 cercles par 3 lignes. D'autres cercles – cibles. Sur chaque centre de chaque rond, il y a des utérus – un normal, les autres anormaux. Les objets représentent ce que je ressens vis-à-vis de ma mère. J'ai des idées de suicide. »

Un autre jour Katy veut vendre des peintures, être reconnue : « c'est mon destin de faire de la peinture ». Elle trouve glauque le tableau aux utérus, envoie des photos à sa mère, qui lui renvoie que le tableau serait "féminin".

Sur une autre toile, Katy remplit les ronds pour qu'on imagine des nuages ou de la viande. Ligne imaginaire horizontale, des ronds grands et petits, arcs de cercles en haut à droite et à gauche, au centre un astéroïde rempli avec des ronds de plus en plus petits. L'analysante invente de nouvelles façons d'expression, de formes, de configurations. Le rond fait écho à la cible lorsqu'elle voyait des signes partout, représentés par une cible, point de rencontre entre le visible et l'invisible. Elle m'explique : « META—« entité » est une partie de mes paramètres inconscients : j'ai une certaine dépendance à cela, c'est à la fois méchant et moqueur. Ça regroupe tous les sentiments négatifs de haine - il y a de quoi ne plus se sentir humain. » Reprenant la peinture, Katy la trouve médiocre : il faut éviter les traces de pinceau, laisser des morceaux blancs et elle conclut : « Il faudrait que j'écrive un livre : ce que j'aurais voulu garder pour un livre ne m'appartiendra plus, on ne me l'attribuera plus. » Une conclusion passagère car son impression d'être « juste un discours », la ramène au tourment : « Si je ne suis pas le Messie, qu'est-ce que je suis ? Derrière une paroi, je me vois comme sphère sans forme... »

Fin 2020 Katy a 35 ans et depuis 3 ans elle tient la route sans prendre de neuroleptiques. Elle a ses identifications : avec l'Enfant sauvage (par le film de Truffaut) ; et avec Kaspar Hauser. Pour Katy, une phrase de ce dernier est fondamentale, car il affirme : « Cette histoire de Kaspar Hauser je veux l'écrire moi-même ». Happée par l'énigme de l'emprisonnement, elle le prend à son compte. Dans les rédactions propres de Hauser, elle extrait ceci : « j'ai semé mon nom en cresson de jardin et il est vraiment bien venu/ il m'a fait une telle joie que je peux le dire/ et là quelqu'un est entré dans le jardin a emporté beaucoup de poires/ il m'a piétiné mon nom / alors j'ai pleuré / puis Monsieur le professeur a dit que je dois le refaire, je l'ai fait / le lendemain matin les chats me l'ont à nouveau piétiné. »

Katy elle aussi voudrait écrire sa propre histoire, elle en prend note presque tous les jours dans ses carnets depuis l'âge de 20 ans. En écho à Kaspar Hauser, elle lance une tirade pré-écrite : « Je resterai inerte, statique, sclérosée au-delà de la vie et de la mort. Je ne me suiciderai pas car ce serait un désir qui signifierait ma présence. Or je maintiens mon corps en vie, en soins palliatifs mais moi je ne suis pas là, je suis absente. Mes chers parents, je resterai votre poupée dans sa maison de poupée, je resterai votre morceau de pâte à modeler, votre accessoire, votre objet de décoration, la prolongation de votre propre corps. Je resterai votre objet. Vous pouvez faire ce que vous voulez de moi. Je ne suis qu'un pantin en plastique. Ma chère Maman, puisque ça te rassure que je poursuive la psychanalyse et que j'aille à l'hôpital de jour, alors je me plierai à ça ; alors je me plierai à tout ça, à tout ce que tu veux ; Je resterai en psychiatrie, je resterai la malade, la folle, la schizophrène. Non je ne serai plus « rage de folle », je ne serai que folle car toute rage et toute révolte sont éteintes en moi. Puisque je n'existe pas. J'existe dans le hors-champ, dans le néant, dans l'espace des séances de psychanalyse, le seul endroit où quelqu'un a insufflé de la vie en moi, mais une vie hors de la vie en moi ; mais une vie hors de la vie, là où la rencontre est impossible. Ma vie je la vis par le fait de ne pas la vivre. »

Lors du premier confinement en avril 2020, ne pouvant pas se déplacer, Katy craint le téléphone, car sa voix s'éparpillerait dans l'univers. Elle revient au cabinet en mai et elle assume les séances téléphoniques à partir de fin juin 2020 lorsque je déménage à Montpellier où elle passe une semaine en août, ponctuée de 3 séances à mon nouveau cabinet.

Autour du Noël 2020, elle joue graphiquement au cadavre exquis avec ses parents et découvre un poème d'Eugène Guillevic qui postule à son intention : « Les mots, les mots / Ne se laissent pas faire / Comme des

catafalques. / Et toute langue / Est étrangère. » Katy est bouleversée par la dernière phrase du poète, cela la ramène à ce qu'elle disait à une séance récente : « J'assiste vraiment à ma propre constitution. D'avoir ce point de vue me donne la sensation de devenir quelqu'un d'autre alors que je n'étais pas moi avant (d'avoir comme vues toutes les incorporations). D'avoir à (m')assister à ce que j'incorpore, je m'en sers par défaut – je me l'approprie – une étape. Sensation de forçage ; de me dire que je serai obligée d'oublier, de m'oublier... ça se passe quand par exemple... (*c'est difficile de parler*)... J'ai ressenti ça plusieurs fois, je me constitue par... je deviens moi par l'annihilation de moi – sentiment de culpabilité, de honte. Rien de ce que je suis n'est adapté : je deviens ce que j'incorpore. *Toute langue est étrangère*, répète Katy, cela me ramène à devoir m'adapter, devoir adapter un langage – ce n'est pas naturel... Toute perception était douloureuse, plutôt liée à la honte ; même respirer correspondait à être souillée, à souiller et même de penser c'était trop. Je resterai étrangère à tout le Vivant. »

L'analyse de Katy part de la lettre K de son nom, redoublée en reflet, et de l'Y du nom Maldiney afin de dessiner l'ENVELOPPE postale et pour construire par la suite la CIBLE picturale (META-langagière donc d'autant plus impossible) et probablement tirer ou se décharger sur le psychanalyste-scribe du LIVRE dont elle témoigne.

DISCUSSION

ANTOINE MASSON — Vraiment merci beaucoup pour cet exposé plein de finesse, qui témoigne quand même de la patience qu'on doit avoir avec ce type de patients. Patience et puis l'accueil comme ça de toutes ces constructions, mais au-delà de ça, j'ai le sentiment que vous vous êtes vraiment constituée en lieu d'adresse qui lui permet à un moment de dire cette phrase extraordinaire : « J'assiste à ma propre constitution ». Ça je pense que c'est probablement grâce au fait d'être accueillie.

Alors, moi, ça m'a fait penser à Paul Celan sur plusieurs points, en fait. Paul Celan, il dit quand-même que le poème, c'est pas seulement de la parole, c'est pas seulement des mots. En fait, ce n'est que des mots, mais en même temps, c'est beaucoup plus parce que c'est une parole sous l'angle d'inclinaison d'une existence. Et puis, il parle aussi que là où on reconnaît le sujet, c'est là où il y a une « contre-parole. » Alors, la « contre-parole », c'est celle qui vient à rebrousse-poil et j'y ai pensé quand vous dites dans votre exposé qu'elle fait une affirmation qui trouve

son négativisme. C'est peut-être là que se reconnaît quelque chose du sujet. Mais elle qui se reconnaît comme artefact, Paul Celan dit que cette contre-parole ne se dessine que sur fond du fatras de l'art, qu'il représente par une série de pantins désarticulés au début de sa pièce *Woyzeck*.

J'ai été frappé aussi par plusieurs éléments qui rejoignent un petit peu la discussion qu'on a eue avec Christian Fierens et Géry Paternotte. Vous avez dit à un moment donné qu'elle dit : « Je n'ai plus l'extérieur à l'intérieur. Il y a une frontière qui apparaît. » Donc, là, on voit vraiment quelque chose d'une topologisation à l'œuvre et où elle dit quand-même aussi que la cible connaît un centre dans lequel apparaissent les différentes formes.

Alors, moi, j'avais une série de questions qui portent un peu sur le statut de ce qu'elle fait. Est-ce que c'est uniquement une création délirante, psychotique, ou est-ce que c'est plus que ça ? Par rapport à ça, j'aurais un peu envie de vous demander comment vous percevez les différentes fonctions de ce « mais » qui est dans le message, qui est un petit peu partout.

J'avais peut-être une remarque par rapport à l'enveloppe. Vous en parlez beaucoup comme quelque chose qui vient l'envelopper, qui vient faire bord, qui vient border, mais l'enveloppe, c'est aussi quelque chose qui s'envoie. C'est aussi quelque chose qui contient des lettres et je me demandais si ce n'était pas quelque chose de tout-à-fait intéressant de voir que l'enveloppe vient d'ailleurs par un jeu de la lettre et puis débouche sur d'autres jeux de la lettre. Est-ce que c'est uniquement un contenant imaginaire ou est-ce que c'est aussi une lettre d'amour, une lettre de transfert ? Dans le META, c'est quand-même quelque-chose d'assez extraordinaire, puisque c'est un acronyme de MEAT, de la viande, qui passe quand-même dans le signifiant et puis elle dit que l'AME lui fait penser qu'elle devient, par annihilation, et qu'elle y voit un crucifix. Mais le crucifix, c'est la lettre T qui n'est pas dans AME, justement. On dirait que c'est vraiment la mort qui est remplacée par l'âme. Elle dit aussi que « la peinture ne signifie rien, c'était surtout pour les résultats », mais on pourrait entendre cette phrase, si on enlève le NE, que la peinture signifie rien et c'est surtout le résultat qui signifie. Ça pose la question de quelque chose que Jean Laplanche avait déjà vu, à partir de Hölderlin, où il avait mis en évidence toutes les logiques schizo-phréniques et qui avait dit qu'Hölderlin « posait la question de ce qui lui

manque ». Alors, je me demandais si Cathy, tout en n'ayant pas accès à sa vie, pose quand-même la question de qu'est-ce que c'est que vivre, qu'est-ce que c'est que parler. Donc, c'est un peu comme si elle pouvait, grâce au transfert, grâce au travail qu'elle fait avec vous, articuler quelque chose de ce qui lui manque et donc vivre la vie qu'elle ne peut pas vivre ou quelque chose comme ça. Voilà.

Enfin, si vous pouvez peut-être faire un petit commentaire sur comment vous entendez qu' « elle n'est plus une rage de folle, mais qu'elle est une folle ».

LUMINITZA TIGIRLAS — Merci beaucoup, Antoine Masson, pour ce que vous avez entendu et pour vos associations. C'est très important pour moi, parce que lorsque Géry m'a contactée pour participer à cette journée, j'avais tout de suite pensé à elle, parce qu'en fait je crois qu'à la base, l'idée de participer à ces journées était de parler de ma propre création. J'ai publié des recueils de poésie et d'autres choses et donc Jean-Pierre Lebrun a donné mon nom à Géry par rapport à cela. Mais j'ai pensé à Cathy parce que je pense à l'impasse de la cure du fait de mon déménagement. Je ne sais pas comment c'est pour elle, mais pour moi, c'est beaucoup plus difficile de faire ces séances par téléphone. Je ressens beaucoup de difficultés, mais elle a trouvé d'autres solutions, donc elle me parle durant des séances consécutives comme ça, de ses lectures, des films qu'elle a vus. Elle s'éloigne de sa réalité à l'hôpital de jour. Elle est dans un autre espace, une autre dimension, qui lui permet de parler des choses à côté, pas celles qu'on voit d'elle là-bas, à l'hôpital de jour, qu'on la voit « rage de folle » parce qu'il y a eu une période où elle a été exclue de l'hôpital de jour à cause, justement, des revendications pour être traitée comme un sujet. C'était des revendications que moi j'ai trouvées très justes, mais c'était difficile pour l'équipe d'accueillir ce qu'elle vivait et ce qu'elle proposait, en fait. Et donc, du coup, elle a vécu une période assez down, comme ça, hors des institutions de soins, sans traitement, c'était assez complexe comme période. Et donc elle utilise l'espace de la séance pour, justement, crier des choses, mais est-ce que ça dépasse ses suppléances, son combat contre le délire ? Il me semble que oui, puisque c'est une personne créative. Si elle n'était pas aussi fatiguée, parfois elle dit même qu'elle est épuisée par les pensées liées à cette insistance du délire qu'elle soit le Messie, probablement elle pourrait faire toutes ces choses dont elle parle, écrire le livre ou faire cette peinture qui est tout-à-fait intéressante. J'ai souvent pensé à Bacon parce qu'elle écrit des choses tout aussi horribles, mais qui ne prennent pas le chemin pour

être considérées œuvres d'art, puisque les lieux d'exposition – elle y a participé – restent toujours des lieux en marge de la psychiatrie. Ça ne va pas à l'extérieur et moi, je ne suis pas en position de conseillère ni d'agent. Donc, voilà, du coup, il me semble, c'est peut-être une illusion, un désir que j'ai pour me tenir à cette cure. Une question importante qui se pose à moi, par rapport à son désir d'écrire un livre, ce sont mes propres notes de tout ce qu'elle a dit, produit, est-ce que ça va, pour moi, prendre la forme d'un livre en tant que psychanalyste et de quelle manière ça va être avec son nom à elle ? Quel effet, ça pourrait avoir pour elle, le fait de lui dire, de lui parler de cela, de lui proposer quelque-chose ? Moi, ça me fait peur de sortir de ma place d'analyste et de lui parler d'une autre chose.

A. M. — Pour paraphraser d'autres psychanalystes, est-ce que vous pensez que ce serait quelque-chose de l'ordre de lui prêter votre appareil poétique ?

L. T. — C'est possible, oui. En tous cas, moi, je suis vraiment très reconnaissante que vous ayez pu me donner quelques lectures qui me permettent de poursuivre parce qu'il faut que je continue à accueillir tant qu'elle m'appelle. Sinon, lui prêter mon appareil poétique, oui, mais probablement pas le même qui me vient de la poésie en-dehors des séances.

A. M. — Il faut que ce ne soit pas le vôtre.

L. T. — Oui, oui, ce serait quelque-chose de prêté vraiment. Je ne sais pas si j'ai répondu à vos questions.

A. M. — Oui, tout-à-fait.

L. T. — Par rapport à l'enveloppe, vous m'avez dit et je suis tout-à-fait d'accord avec vous que ça se construit à partir des lettres et ça devient lettres. Elle dit d'ailleurs que ce message devient lettres, mais voilà, il me semble, peut-être que je me trompe, qu'il y a quand même quelque chose de symbolique dans cette façon de créer. La cible est beaucoup plus effrayante.

A. M. — Oui, parce que moi j'ai eu l'occasion de voir le dessin puisque vous m'aviez envoyé l'intervention avant. Donc je le dis quand-même pour ceux qui nous écoutent que c'est une véritable enveloppe qu'on met à la Poste, ce n'est pas un enveloppe corporelle de Didier Anzieu, c'est une enveloppe d'un facteur.

L. T. — Oui, oui. C'est ça. Je n'ai pas osé la mettre sur l'écran, mais c'est vrai, c'est une enveloppe postale.